# Kadhafi très attendu

Les peuples incultes attribuant en général aux gouvernants des pouvoirs paranormaux, les croient volontiers doués du don d'ubiquité. Le second roman qu'il convient de rappeler ici, a pour titre «Moi, le Suprême» (1976). Il est l'œuvre du Paraguayen Augusto Roa Bastos (1927-2005). Ce livre a été consacré à l'un des dictateurs mythiques du Paraguay, qui avait pour nom Gaspar de Francia, surnommé «El Supremo», d'où le titre du livre. De Francia, avocat de profession, a été élu président, par une assemblée. Peu de temps après, il se fit proclamer «Dictador perpetuo» ou dictateur à vie, ce qui ne manque pas, il faut le reconnaître d'audace et pour employer un terme trivial, de culot ! Ce dictateur du type «Père de la Patrie», était aimé par le peuple. Il avait en effet généralisé l'instruction primaire et procédé à une sorte de révolution agraire en créant des fermes patriotiques (estancias de la patria) et des exploitations agropastorales qu'il a confiées, moyennant un fermage symbolique, aux paysans. Il n'en demeure pas moins qu'il détenait tous les pouvoirs, régentait tout et s'occupait de tout, y compris des questions de détail. Il ne laissait personne faire quoi que ce soit, sans son autorisation préalable ou son agrément, et ne déléguait aucun pouvoir. Tout le monde était à son service : les civils comme les militaires, les grands comme les petits. C'est lui qui pourvoyait à tous les emplois officiels et publics, dans tous les échelons de la hiérarchie. Il avait laminé toute opposition politique et réprimé les récalcitrants. Il est resté au pouvoir durant trente ans, jusqu'à sa mort en 1840. Ses successeurs, sauf quelques rares éclaircies démocratiques, entretiendront le système dictatorial.

Photo : DR

Yasmina Khadra inscrit son nom sur la liste des grands écrivains latino-américains.

***Le roman de la dictature est né et s'est développé en Amérique du Sud, région du monde jadis féconde en coups d'Etat et en dictatures militaires et civiles. La dictature est un régime si inhumain, si tragique, si difficile à comprendre, qu'elle échappe à l'entendement. Elle demeure pour la raison humaine, un mystère. En écrivant cette phrase, je pense en particulier à ces grands prédateurs européens de l'humanité que furent Hitler, Staline, Franco, Mussolini et Salazar.***

L'un d'entre eux, le général Stroessner, prendra le pouvoir en 1954, s'y cramponnera durant 35 ans, et ne le quittera qu'en 1989, suite à un coup d'Etat. Il aura cependant la vie sauve en se réfugiant aux USA. Il y a trois ans, le dernier président paraguayen élu a été destitué par le Sénat. Considérant que cette destitution est un coup d'Etat, les pays voisins ont exclu, à titre de sanction, le Paraguay des différentes organisations régionales.

A ce jour, la démocratie peine à s'installer au Paraguay où la dictature a profondément plongé ses racines, du fait de l'avocat Gaspar de Francia puis du Caudillo Alfredo Stroessner. Le troisième livre, roman d'une autre dictature, s'intitule *Le recours de la méthode*, a été édité en 1998. Il a pour auteur le Cubain Alejo Carpentier y Valmont (1904-1980). L'écrivain, également diplomate, s'était inspiré de la dictature exercée sur Cuba entre 1925 et 1933 par le général Gerardo Machado. Celui-ci s'était illustré pendant la guerre d'indépendance de Cuba et fut élu le plus démocratiquement possible, président de la République de Cuba. Mais rapidement infecté par le virus de la dictature, il promulgua une Constitution lui octroyant la présidence à vie. Au statut honorable de libérateur charismatique et bien-aimé du peuple, il préféra celui de despote tyrannique et haï par tous. Il a été obligé de fuir son pays pour les Etats-Unis, à la suite d'une grève générale déclenchée par les étudiants et qui fut largement suivie par la classe ouvrière et les travailleurs agricoles. Il comptait sur la fidélité de l'armée dont il était issu et dont il était le commandant en chef, mais celle-ci refusa de le soutenir contre le peuple et de réprimer les grévistes et les manifestants. Alejo Carpentier nous dit que cette histoire est, hélas, banale. C'est en effet celle d'un libérateur qui tourne mal, puisqu'il se fait lui-même tyran et transforme son pays en prison. Mais elle n'est pas, hélas, pas que cela. Elle est à vrai dire la triste histoire de la défaite des grands idéaux révolutionnaires et des principes démocratiques, sous les coups de dictateurs, schizophrènes et paranoïaques, ivres de pouvoir et fascinés par les avantages matériels que celui-ci peut leur procurer. Tout compte fait, les dictatures et les dictateurs se ressemblent, à quelques nuances près, tant en Amérique latine et qu'ailleurs.

Le quatrième roman s'intitule *La fête du bouc* et a été édité en 2000. Son auteur est le Péruvien Mario Vargas Llosa (1936), prix Nobel de littérature en 2010. L'auteur décrit, en s'inspirant du général Trujillo qui a dirigé d'une main de fer durant trente-et-une années, de 1930 à 1961, la République dominicaine, la lente et inexorable fin d'une dictature vieillissante. Trujillo, personnage truculent et au surplus tout à fait romanesque, n'a été, ni un héros de la guerre de libération, ni un politicien charismatique, ni un habile gouvernant. Il était d'une instruction très limitée. On disait aussi qu'il était quelque peu mentalement dérangé.

Il commença sa fulgurante prise du pouvoir, en s'engageant dans la Garde nationale, alors formée et entraînée par les Marines US qui occupaient le pays. Il gravit en un temps record, tous les échelons de la hiérarchie policière et militaire, passant en à peine dix années, du grade de lieutenant à la dignité de généralissime commandant en chef de l'armée. Seul Mouamar Kadhafi connaîtra une plus rapide promotion, en passant directement de lieutenant d'une armée plutôt malingre à chef d'Etat, dans un pays riche en hydrocarbures. Trujillo ne devint dictateur que grâce à l'assentiment d'une partie de son peuple, au soutien intéressé et actif de la classe politique et de l'administration du pays, toutes deux infestées de corrompus et de gens serviles, et à l'appui décisif des forces armées dont il était devenu le chef incontesté. On reconnaît que les Etats-Unis ont probablement encouragé Trujillo dans son aventure dictatoriale ; il est certain en tout cas qu'ils l'ont laissé faire, car il ne pouvait nuire à leurs intérêts. Ne dit-on pas que les Américains n'ont que des intérêts, mais pas d'amis ? Trujillo participera au renversement du président de la République en 1930 et se fera élire à sa place avec 95% des voix. Il instaura rapidement le monopartisme et se fera réélire pour un deuxième mandat. Narcissique, il changera le nom de la capitale Saint-Domingue par celui de Ciudad Trujillo, dressera des dizaines de statues à son effigie et inscrira dans toutes les églises du pays le slogan suivant «Dieu au ciel, Trujillo sur terre».

Il se fera ériger un panthéon ou crypte, dans une église, pour y être inhumé à sa mort. Il se retira de la présidence en 1938. Il y fera élire un président fantoche âgé de 71 ans ; mais par précaution se proclamera «généralissime» des armées et gardera dans les coulisses, la réalité du pouvoir politique. Il sera de retour à la présidence en 1942, porté par un parti tout simplement appelé «Partido Trujillista», formé par l'alliance de quelques groupuscules, pour la plupart des coquilles vides. Il sera ensuite constamment réélu, sans limitation du nombre des mandats. Il amassa une fortune colossale, faite de fermes, de terrains, d'immeubles, d'usines, d'entreprises commerciales, de sociétés d'import-export… Il fit de son beau et pittoresque pays un véritable enfer. Il réprimera sauvagement les émigrés haïtiens parce qu'ils sont noirs, de même que les grévistes des usines et les ouvriers agricoles des champs de canne à sucre, parce qu'ils revendiquent leurs droits.

Il fomenta un attentat à la bombe contre son homologue vénézuélien, avec lequel il ne s'entendait pas et faillit le tuer. Tous ses excès, ses violations graves et répétées aux droits de l'homme, les actes arbitraires et criminels, les règlements de comptes sanglants, marquèrent son règne. Mais la montée en puissance de la colère populaire ainsi que la victoire éclatante des castristes contre le dictateur cubain Batista amenèrent le voisin américain et notamment le Président J. F. Kennedy, à réagir d'abord de manière soft, en demandant à Trujillo, par le biais du département d'Etat, de se retirer du pouvoir. Trujillo répondait à ses interlocuteurs, inconscient du péril qui le menaçait : «Moi, on ne me fera sortir que sur un brancard !» Ces propos furent pris à la lettre.

En effet, prenant la relève des diplomates, la CIA se saisit de l'affaire Trujillo et passa à la solution «hard», en le faisant mitrailler le 30 mai 1961, alors qu'il circulait avec son chauffeur en dehors de la capitale. Comme on n'en fait que pour les héros nationaux et les grands parrains de la mafia, des funérailles solennelles et fastueuses furent organisées par les autorités dominicaines. On ne négligea rien ; un long deuil national fut proclamé, des discours officiels vibrants prononcés, messes et prières rogatoires dites… L'inhumation eut lieu dans une crypte, sous l'autel d'une église. La transition politique fut de courte durée, l'armée ayant pris sur elle d'accélérer le processus démocratique, qui aboutit à l'organisation des premières élections libres du pays, et à la victoire d'un candidat civil Juan Bosh qui obtint 59,5% des voix. Notons enfin que *La danse du bouc* est le titre d'une danse appelée «merengué», populaire, rythmée, diablement entraînante, spécifique à la région des Caraïbes, et typiquement latino. En choisissant ce titre pour son livre, Vargas Llosa a probablement voulu faire un clin d'œil complice à tous les Latinos, pour tempérer la noirceur de l'histoire relatée dans son livre, et pour donner de l'espoir à tous ceux qui ploient encore sous le joug des dictateurs.

## Conclusion :

Le monde des dictatures est un monde à part. Tout y est opaque, tout y est mystérieux. Il est tragique et comique, à la fois. C'est le monde de l'arbitraire, des violations des droits de l'homme, des atteintes aux libertés, des atteintes aux biens, des atteintes aux personnes.

Contrairement à une croyance répandue, c'est le monde de l'instabilité politique et de l'insécurité. On parle de dictatures dures et de «dictamolles». Mais en vérité, il n'y a entre les unes et les autres qu'une différence de degré, pas une différence de nature. Quant aux dictateurs, ce sont vraisemblablement des dérangés mentaux, des égoïstes, des égotistes, des malhonnêtes, des individus sans foi ni loi ni pitié.

***Le monde des dictatures est un monde à part. Tout y est opaque, tout y est mystérieux. Il est tragique et comique, à la fois. C'est le monde de l'arbitraire, des violations des droits de l'homme, des atteintes aux libertés, des atteintes aux biens, des atteintes aux personnes. Contrairement à une croyance répandue, c'est le monde de l'instabilité politique et de l'insécurité.***

Des écrivains comme Y. Khadra, ainsi que les quatre écrivains d'Amérique latine cités dans cette contribution, sont doublement utiles, d'abord pour le citoyen pas toujours bien au courant des méfaits des dictateurs qui sont du reste experts en manipulation, ensuite pour les apprentis dictateurs qui doivent savoir qu'ils seront jugés, tôt ou tard et morts et vifs, à l'aune de leurs méfaits.

**Z. S.**